

M. Klotz a été entendu hier par la commission des crédits de la Chambre. Les projets financiers du gouvernement.

PAGE 2 : NOTRE MARINE DE DEMAIN (FLOTTE DE GUERRE ET FLOTTE MARCHANDE)

EXCELSIOR

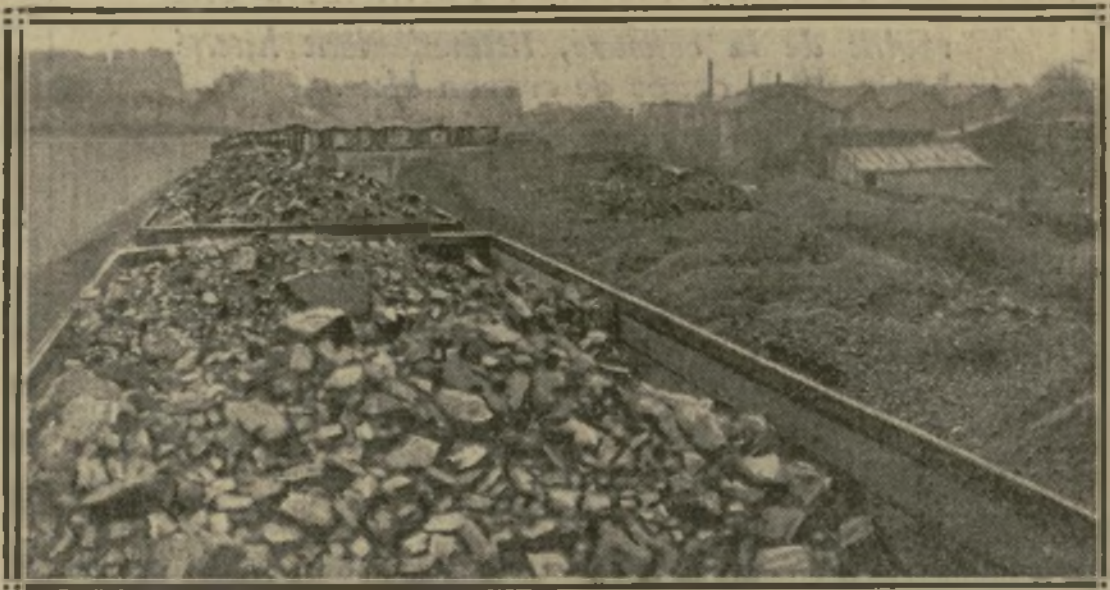
10^e Année. — N° 2.301. — 15 centimes. — Étranger 20 centimes. — Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLÉON 1^{er}, rue d'Enghien, Paris. Téléphone Gutenberg 08-75 08-75 13-00. — Adresse télégraphique Excelsior-Paris.

JEUDI
25
DÉCEMBRE
1919

La grandeur de l'esprit ne se mesure pas par l'étendue, mais par la certitude et la vérité des opinions. EPICTÈTE.

3.000 TONNES DE CHARBON ARRIVENT CHAQUE JOUR EN GARE DES BATIGNOLLES

D'énormes quantités de charbon (660.000 tonnes) étant embouteillées dans le port de Rouen, faute de remorqueurs, il y a lieu de compter sur le chemin de fer, et le ministère des Travaux publics se propose de supprimer certains trains de voyageurs sur la ligne de Paris à Rouen, pour les remplacer par des trains exclusivement chargés avec du charbon.



UN DES TRAINS DE CHARBON DE ROUEN ARRIVANT A LA RÉSERVE

Déjà arrivent régulièrement, à la gare des Batignolles, quatre trains de charbon provenant de Rouen ou du Nord. Ces trains sont composés de wagons de 30 à 40 tonnes et amènent quotidiennement 2.900 tonnes, ainsi réparties : 800 pour la Ville de Paris, 800 pour le Gaz de Clichy, 500 pour le commerce libre et 800 pour la Réserve d'Asnières.

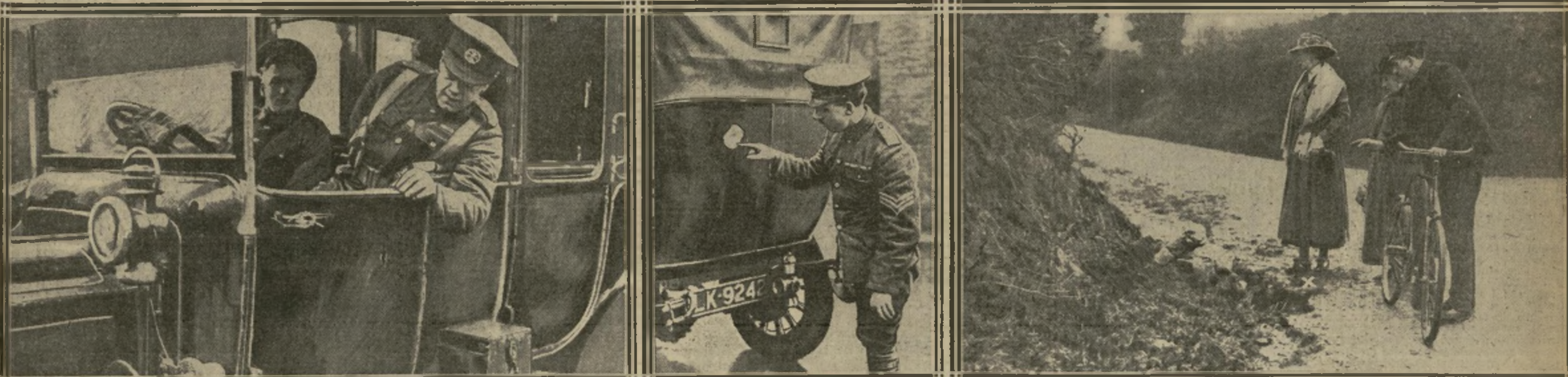


UN TRAIN DE 800 TONNES VIENT D'ÊTRE DÉCHARGÉ AU PARC DE RÉSERVE D'ASNIÈRES. Les trains qui arrivent, chaque matin, en gare de Batignolles-Marchandises et au lieu dit la Réserve d'Asnières sont déchargés dans la journée et repartent chaque soir, soit vers Rouen, où ils prennent du charbon anglais, soit vers le Nord, où ils prennent du charbon français. Ces trains sont constitués par



UN DES WAGONS DE 40 TONNES DE LA VILLE DE PARIS. Les wagons métalliques de grandes dimensions, et qui sont loués à leur fabricant par la Ville de Paris. Leur apport est extrêmement sérieux, mais, à raison de l'embouteillage des canaux et des gares, il est encore notablement insuffisant, puisqu'il faut, on le sait, 10.000 tonnes de charbon chaque jour à Paris.

L'ATTENTAT CONTRE LE MARECHAL FRENCH, A ASHTOWN, PRES DE DUBLIN



PORTIÈRE DE L'AUTO DE LORD FRENCH TRAVERSÉE PAR UN PROJECTILE — L'ARRIÈRE ATTEINT PAR UNE BALLE — MISS WALMSLEY (X), QUI PRÊTA MAIN-FORTE AUX POLICEMEN



LE LIEU EXACT OU LES SINN-FEINERS ATTAQUÈRENT L'AUTOMOBILE DU MARÉCHAL ET OU UN COMBAT SE DÉROULA ENTRE POLICEMEN ET SINN-FEINERS. Tous les récits s'accordent à reconnaître que les agresseurs du maréchal French étaient au moins une vingtaine. Dissimulés aux abords de la ferme Kelly, près de la gare d'Ashtown, à cinq kilomètres de Dublin, ils dirigèrent une véritable fusillade contre l'automobile du maréchal. Plusieurs projectiles traversèrent cette voiture que, par miracle, aucune bombe n'atteignit. Mais le second véhicule de l'escorte fut presque entièrement détruit. La police ne put pas opérer d'arrestation, mais un des assassins, Martin Savage, fut tué par un détective. Les obsèques de Savage ont été célébrées à Dublin sans incident.

Notre Marine de demain

ON AUGMENTE AUJOURD'HUI LE TONNAGE MARCHAND

Les arsenaux militaires, suspendant pour un temps la construction des vaisseaux de guerre, sont mis à faire des cargos.

L'effort est réel, mais ne saurait être trop grand.

La France, qui fut autrefois, au dix-septième et au dix-huitième siècles, une si grande puissance maritime, a un peu perdu la notion des choses de la mer. Napoléon, en renouant, après Trafalgar, à la marine, a fait de la France une nation essentiellement continentale. Notre patrie a failli mourir à plusieurs reprises, et en 1914, notamment, sans le concours de la flotte britannique, nous étions à tout jamais perdus.

Cette leçon, au moins, sera-t-elle retenue ? Le Français, malgré toutes ses qualités, demeure léger, oublieux. Cependant il faut le convaincre de donner aux questions navales l'attention qu'elles exigent ; il faut donner au pays une « mentalité maritime ». Sans quoi, c'en est fait des destinées de la patrie. La France ne sera vraiment une grande puissance que si elle est une puissance maritime ; et je voudrais voir la presse répéter ces vérités tous les jours, car si l'on n'a pas le bon sens de ces vérités, l'indispensable, c'est bien celui-là.

Marine marchande, marine militaire. Les deux ne font qu'une, en réalité. C'est la même personne, la même vie ; et l'on a vu, à l'heure du danger, les navires et les cadres confondus. L'unité sera plus grande encore à l'avenir, si par malheur surgit une nouvelle guerre, parce que la lutte sous-marine et les combats aériens seront d'une intensité dont le passé ne peut donner idée, et parce que les navires de surface — de guerre ou de commerce — auront les mêmes ennemis et courront les mêmes risques.

Notre flotte de commerce

Actuellement, ce qui importe, c'est l'augmentation de notre tonnage marchand. Notre flotte de commerce a toujours été insuffisante, mais elle se trouvait au début des hostilités d'une infériorité particulièrement désoyable. Les torpilles, l'arrêt du travail dans nos chantiers ont encore accentué cette infériorité. Depuis l'armistice, le manque de matériel et de main-d'œuvre n'a pas permis l'effort nécessaire. Aussi est-ce par dizaine de milliards que se comptent les frets que nous avons dû payer aux marines alliées et neutres : britannique, américaine, norvégienne, etc., pour assurer nos importations. Avec les cours actuels des changes, notre manque de paquebots, de cargos, équivalait à un désastre national. Il faut bien le dire, le cri, pour la grande masse du public l'ignorer encore, n'y prête qu'une attention relative.

Donc, en ce moment, la question capitale, c'est celle de la flotte marchande. M. Georges Leygues, ministre de la Marine, et M. Pierre Dupuy, commissaire à la marine marchande, l'ont si bien compris que les arsenaux militaires, suspendant pour un temps la construction des vaisseaux de guerre, se sont mis à faire des cargos : huit à Cherbourg, trois à Brest, cinq à Lorient, sept à Rochefort. Des paquebots vont être mis sur cale à Brest et à Lorient ; les chantiers privés entreprennent de leur côté l'exécution d'un vaste programme. Un accord franco-britannique nous a donné 500.000 tonnes de navires, et il faut espérer qu'un nouvel accord interviendra bientôt.

Bref, l'effort est réel. Est-il suffisant ? Il ne saurait être trop grand.

Notre marine de guerre

La marine militaire est de la sorte un peu au second plan. Ce ne peut être pour longtemps. Elle a beaucoup peiné, beaucoup souffert pendant la guerre. Ses états-majors et ses équipages ont battu les mers obscurément et sans gloire. On ne sait pas assez quelles fatigues, quelles souffrances représentent cette chasse constante aux sous-marins, ces convois, ces escortes.

Aujourd'hui, la marine militaire se requête. Elle étudie, elle médite. Un service historique, récemment créé, groupe les rapports, les documents, les archives de la guerre. L'état-major général, l'école supérieure de la marine, qui ouvre ces jours-ci ses portes, vont bâtir une doctrine, édifier un programme d'action, que les grands conseils et le ministre mettront au point et soumettront au Parlement.

Entre temps, un programme d'attente, en ce qui concerne spécialement les constructions navales, a été dressé et déjà arrêté et proposé à la Chambre ; il porte sur des croiseurs légers et des destroyers ; mais ces constructions navales ne préjettent rien des plans de l'avenir.

Quel sera cet avenir ? Les Etats-Unis, le Japon semblent s'en tenir aux théories d'avant-guerre. Ces nations construisent des cuirassés de plus en plus grands et de plus en plus coûteux, des croiseurs de bataille de plus en plus puissants et de plus en plus rapides, comme si la guerre n'avait pas prouvé leur fragilité, leur vulnérabilité. Une torpille, une mine sous-marine, enverra par le fond ces géants qui doivent monter 2.000 hommes d'équipage, et qui coûtent chacun 300.000.000 de francs !

L'Amirauté britannique est plus perplexée : elle attend, elle se tait, pendant que les chefs anciens et sages de la flotte : Lord Fisher, sir Percy Scott, Jellicoe, l'Amiral Beatty, en des ouvrages, des articles, des discours retentissants, disent très haut leur sentiment, expriment leur opinion.

ON ÉLABORE LE PROGRAMME DE L'ARMÉE NAVALE

L'état-major général et l'Ecole supérieure se préoccupent de tirer des enseignements de la guerre une doctrine nouvelle.

Tous les navires de guerre doivent être submersibles.

préconisent pour le problème naval telle ou telle solution. Lord Fisher est partisan des grands navires rapides, très rapides, dût le cuirassier être sacrifié. Percy Scott, qui fut l'apôtre du canon, puis celui du sous-marin, vante surtout aujourd'hui l'arme aérienne ; Jellicoe et Beatty répètent qu'en tout état de cause il faut construire encore, construire toujours.

Ce qui nous semble acquis

Où est la vérité ? Ce qui semble pour nous acquis, après cette guerre, c'est que :

1° Le cuirassé sera rendu invulnérable à la torpille, ou devra cesser d'exister. Il ne sert de rien de construire ces énormes citadelles flottantes, si la pique d'un sous-marin ou la foudre d'une mine doit, en quelques semaines, les anéantir : Bouvet, Suffren, Danton, etc.

2° Il se peut que tous les navires de guerre de l'avenir doivent indistinctement être submersibles. Un sous-marin blindé, armé, puissant, vient, en une croisière dont on n'a point ou presque point parlé, de prouver qu'il est possible d'envisager la construction de grands navires protégés submersibles, bien armés et rapides. Révolution qui bouleversera les constructions navales et toute la tactique de la guerre sur mer.

3° Les aéroplanes, les hydravions, tous les engins aériens joueront un rôle considérable au-dessus des mers.

C'est à la lumière de ces quelques données et d'autres éléments encore, comme bien l'on pense, que notre marine prépare, élabore ses destinées de demain.

Que le pays lui fasse crédit ! Que, sur tout, il ne cesse, tant pour la marine marchande que pour la marine militaire, de s'intéresser à la grande tâche qu'il lui faut mener à bien. Il n'est pas de question plus vitale pour la France.

Amiral Vial

Les conférences économiques et financières

Au ministère des Finances a eu lieu, hier matin, une conférence à laquelle ont pris part MM. Klotz, ministre des Finances ; Serret, sous-secrétaire d'Etat aux Finances ; Dubois, ministre du Commerce ; Jourdain, ministre du Travail, et un certain nombre de hauts fonctionnaires du ministère des Finances.

M. de Freycinet renonce à la vie publique

M. de Freycinet vient de faire savoir qu'il ne demandera pas le renouvellement de son mandat de sénateur.

« Vous me l'avez maintenu pendant 44 ans, écrit-il à ses électeurs, depuis l'installation même du Sénat ; j'en éprouve autant de fierté que de reconnaissance. »

Mme LLOYD GEORGE NOMMÉE MAGISTRAT



Mme LLOYD GEORGE

LONDRES, 24 décembre. — On sait que la loi excluant les femmes des fonctions de juge va être abrogée. Le lord chancelier a déclaré à ce sujet que sept femmes, dont Mme Lloyd George, vont être nommées magistrats. Elles siégeront tout d'abord dans les tribunaux pour enfants seulement, mais elles pourront être nommées plus tard dans les autres juridictions.

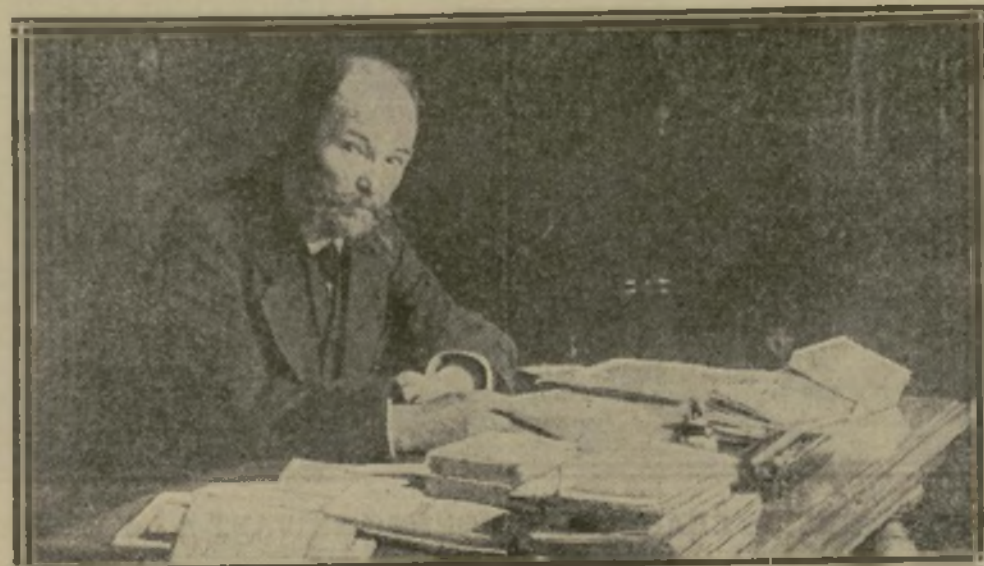
Les théâtres contemporains

— Il y aurait bien des choses à dire à-dessus, et je ne suis pas qualifié pour

AU LENDEMAIN D'UNE PREMIERE

LES DÉMÊLES DE M. FRANÇOIS DE CUREL AVEC LA CENSURE ET AVEC LES THÉÂTRES

Le plus grand des dramaturges actuels nous parle de "L'Ame en folie" qui vient d'être créée au Théâtre des Arts, après que cette œuvre fut restée longtemps entre les mains d'acteurs de la Comédie-Française. Comment le manuscrit de "Coup d'Aile" revint de la censure, littéralement haché de coups de crayon bleu.



M. FRANÇOIS DE CUREL PHOTOGRAPHIE CHEZ LUI, Hier

Nul ne porte un nom illustre avec plus de fine bonhomie et de souriante simplicité que M. François de Curel.

Notre visite — à la surprise de celui du photographe — a surpris l'auteur des *Fatigues*, dans ce sévère et calme hôtel, au bordure du parc Monceau, où il réside, lors de ses passages à Paris.

M. François de Curel s'est prêté, de la meilleure grâce, aux exigences de l'opérateur d'Excelsior, et il a subi le supplice de la question avec un stoïcisme exemplaire.

— Le succès de *L'Ame en folie*, auprès de la critique, m'a surpris agréablement, nous dit M. François de Curel. Il n'est pas exact que la pièce ait été « refusée » au Théâtre Français. Des acteurs de la Comédie ont eu le manuscrit en mains, pendant un assez long temps. Mais le Comité de lecture n'en fut pas saisi. Il n'y eut donc pas d'opposition, proprement dite.

— Mais, de proposition, mon cher maître ?

— Pas davantage ! Crovez bien que je ne suis pas fâché le moins du monde que ma pièce ait été jouée sur une scène libre, et dans un théâtre d'avant-garde. Cela me rajoutait un peu. *L'Ame en folie* n'est pas sans quelques hardiesses d'idées et de langage. Très sincèrement, je crois quelle est à sa place, au Théâtre des Arts, où, du moins, on la très courageusement interprète.

— Je suis ravi de mes interprètes, enthousiastes et consciencieux. C'est Antoine qui m'a conseillé de confier à Grétillet le rôle de Justin Rielle. J'espère bien qu'Antoine l'acceptera. Mais mon vieux ami s'y est énergiquement refusé.

— Au reste, c'est lui qui, avec son habitude d'indulgence pour moi, a bien voulu se charger de la distribution. À l'exception, toutefois, de Mme Mary Berry, dont j'avais pu apprécier le pathétique talent dans *La Fille sauvage*, où elle joua le rôle de la religieuse.

— Antoine a dirigé la mise en scène, et sa présence aux répétitions a créé cette atmosphère de feu et de sincérité, où s'épanouissent les œuvres.

Dame Censure

— Serait-il indiscipliné, mon cher maître, de vous demander en quelles circonstances vous eûtes maille à partir avec dame Censure pendant la guerre ?

— Le socratisme visage de M. François de Curel se plisse malicieusement.

— Il est vrai que la censure n'a pas permis au *Coup d'aile* de passer au Théâtre Français pendant les hostilités. On répétait déjà dans les décors et les costumes quand le manuscrit fut renvoyé par les censeurs littéralement haché de coups de crayon bleu.

— Les coupures demandées enlevant toute signification à la pièce, je la retirai purement et simplement. Je reconnais, d'ailleurs, qu'en dépit de mon patriotisme incontestable, le *Coup d'aile* pouvait être compris, et que la représentation en pouvait paraître inopportune.

— Je suis très philosophe, vous savez, sur ce qu'on est convenu d'appeler les déboires de ma carrière dramatique. Avec de la patience et de l'humanité d'humeur, on arrive à bout de tout sans de trop désolantes concessions.

— Ma joie est de produire, en toute indépendance d'idées, et non de me produire.

— Croyez-vous le public préparé aux œuvres d'art dramatique d'idées pures ?

Le théâtre contemporain

— Il y aurait bien des choses à dire à-dessus, et je ne suis pas qualifié pour

instruire le procès du théâtre contemporain. Le public s'est fait une esthétique — ou une absence d'esthétique — sur les spectacles auxquels il est habitué.

— Cette esthétique, il faut bien l'avouer, n'est pas trop exigeante. Le public bien-veillant se contente des pièces que lui donnent les directeurs de théâtre. Les directeurs de théâtre croient de fort bonne foi donner au public les pièces qu'il demande. Et les auteurs dramatiques sont persuadés qu'ils font exactement les pièces requises par les directeurs et par le public. Il y a, là, un immense malentendu.

— Le résultat, c'est que l'on ne crée plus. On reprend les anciens succès à recréer certaines. Cette volonté générale s'explique par les conditions financières difficiles où se trouvent les directeurs, naturellement enclins à faire des économies de décors, de costumes et de vedettes.

— Une constatation, qui m'est toute personnelle, révèle assez bien l'état d'esprit des directeurs théâtraux.

— Lorsque j'annonçai, avant la guerre, que j'avais remanié *La Danse devant le Mirroir*, le refus de nombreuses propositions à son sujet.

— Depuis la guerre, je n'ai pas laissé ignorer que j'avais trois pièces libres : *La Comédie du génie*, publiée l'an dernier dans une revue : *L'Ame en folie*, et *L'Étrange du Sage*... et je n'ai reçu aucune offre.

— M. François de Curel fait ce significatif aveu sans le moindre soupçon d'amer-tume. Il sourit, au contraire, de son éternel sourire indulgent.

— Souhaitiez-vous, mon cher maître, une évolution du théâtre contemporain ?

— Il faut toujours souhaiter l'évolution, l'immobilité étant une forme de la mort. Un théâtre qui ne se renouvelle pas est un théâtre condamné.

— Je reconnais, sans fausse modestie, que mes pièces ne sont pas d'une digestion facile... qu'elles peuvent déconcerter les conceptions courantes... qu'elles contre-carrent quelques préjugés solidement établis... qu'elles ont une intruséance parfois agressive.

— Et bien ! l'attention extrême avec laquelle on a suivi le développement de *L'Ame en folie*, sans concession aucune, m'a persuadé de l'aptitude du public à assimiler des idées nouvelles, hardies et sincères. Je ne crois pas que le public soit exclusivement épris de polissonneries et de fadeurs. Je suis convaincu qu'il est prêt à ouvrir son cœur et son intelligence à la beauté et à la vérité.

La coopération au Théâtre des Arts

— Que pensez-vous, mon cher maître, de la coopération en matière dramatique ?

— Je la juge très digne d'intérêt. Le Théâtre des Arts est une coopérative. Je pouvais me faire jouer ailleurs... en faisant des pieds et des mains... comme tout le monde. J'ai préféré l'indépendance absolue d'une maison, uniquement préoccupée de réalisations artistiques.

— La coopérative du Théâtre des Arts reste-t-elle fermée ?

— C'est son caractère, d'être limitée et exclusive. Dans toute coopérative, il y a une affaire, idéale dans ses buts, mais commerciale dans ses moyens de réalisation.

— Seule, la Société des auteurs dramatiques pourrait créer une coopérative plus vaste et plus ouverte, avec un comité de lecture, un théâtre indépendant, en un mot une organisation qui ferait tout ce que l'on — ou plutôt ce que devraient faire — les théâtres subventionnés... Mais cela n'est qu'une suggestion à étudier... un rêve !

Marcel PAYS.

POUR ÉQUILIBRER LE BUDGET

UN EFFORT FISCAL de 50 0/0 VA ÊTRE DEMANDÉ AUX CONTRIBUABLES

M. Klotz, ministre des Finances, l'annonça, hier, à la commission des crédits.

Il avait exposé, auparavant, la contexture du budget de 1920, qui comprendrait deux sections : budget ordinaire et budget extraordinaire.

M. Klotz, ministre des Finances, a été entendu, hier, au Palais-Bourbon, par la commission des crédits sur le projet de douzièmes.

Il a expliqué que, si le défilé de ce dernier a précédé celui du budget de 1920, c'est par suite des difficultés que présentait l'établissement de celui-ci, difficultés tenant notamment à la nécessité d'établir, pour les dépenses de tous les services, des prévisions portant sur l'année entière.

— D'ailleurs, a dit le ministre, le budget de 1920 eût été déposé dès les premiers jours de la session nouvelle, que les bases des douzièmes n'eussent pas été différentes de celles adoptées. Le gouvernement ne peut, en effet, prendre pour point de départ de ses propositions que les votes antérieurs du Parlement. Il a donc écarté toute formule nouvelle.

Le ministre a soutenu qu'on ne pouvait, par une simple multiplication, baser le chiffre probable des dépenses totales de l'année sur celui prévu pour le premier trimestre — 13 milliards environ — en effet, demandés pour les premiers mois de 1919.

Il a ensuite exposé devant la commission la contexture du budget de 1920, qui comprendrait deux sections : budget ordinaire et budget extraordinaire ; le premier équilibré à l'aide de ressources permanentes ; le second au moyen des emprunts et du versement des indemnités dues par l'Allemagne en vertu du traité de paix.

— A ce dernier point de vue, le ministre des Finances a déclaré, au nom du gouvernement, que celui-ci était résolu à faire exécuter le traité de la façon la plus énergique et la plus rapide.

M. Klotz a ensuite donné des renseignements sur la rentrée des impôts et fait observer que le système actuel de déclaration et d'assiette de l'impôt sur le revenu ne permettait pas de recouvrer cet impôt avant la fin de l'année. Il a annoncé le dépôt d'un projet de réforme pour modifier cet état de choses.

En matière d'impôts, le ministre s'est borné à faire connaître son intention de déposer prochainement un projet contenant de nouvelles dispositions fiscales et de demander au contribuable, sous forme d'impôts directs ou indirects, un supplément de 50 0/0 environ par rapport aux contributions actuelles.

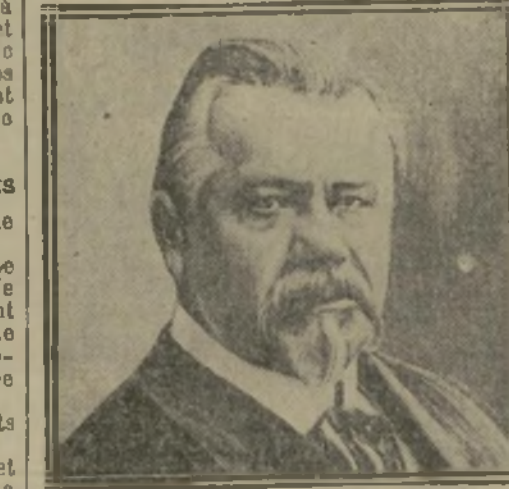
— Ajoutons que la commission des crédits a terminé l'examen des crédits provisoires du premier trimestre de 1920. Elle a apporté une réduction de 760 millions sur le chiffre des crédits demandés par le gouvernement.

Les stocks américains

Nouvelle arrestation

M. Deis, juge d'instruction, a arrêté, hier, M. Joseph Briant, vingt-six ans, 123, rue Saint-Honoré, ancien chauffeur, intermédiaire en cafés et couvertures, provenant du camp de Montoir, près Saint-Nazaire.

LA DIRECTION DU MUSÉUM DE PARIS



M. MANGIN

(phot. Henri Mandel)

M. Edmond Perrier, membre de l'Institut, directeur du Muséum, étant sur le point de prendre sa retraite, le collège des professeurs du Muséum a désigné, hier, par 11 voix sur 13, M. Louis Mangin, membre de l'Institut, pour recueillir cette succession.

M. Mangin est donc présenté au ministre pour la direction du Muséum.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE MERLE

EST DANS LES FRAISES

PAR

JEAN-JACQUES BERNARD

Quand Augustine quitta Paris, que gothas et berthas renouaient infortunalement, elle pensait bien ne pas partir pour toujours. Mais tout de même, en prenant congé de ses objets familiers, la crainte dût l'effleurer de ne plus les revoir. Aussi tourna-t-elle toutes ses pensées vers le petit coin de Bretagne où, entre sa mère et sa fille, elle comptait goûter un peu de calme. Des sentiments contradictoires s'agitaient en elle. A la douleur de quitter Paris, se mêlait un espoir apaisant : vivre loin des agitations de la capitale, aimer un coin de jardin, planter des capucines, cueillir des cerises, planter des rosiers, passer des semaines à la campagne, acous donne, mais qui jouissent surtout notre imagination.

En effet, Augustine vécut dans son jardin au moins deux bonnes heures ; exactement les deux premières. Avant même de se changer et de se nourrir, elle saisit un sécateur et s'échappa au milieu des fleurs comme un homme privé d'eau depuis des mois s'agitait dans un bain tiède. Quelle douceur ! Quel repos ! N'entendait-elle plus parler de la guerre ; n'était-elle plus réveillée par la plainte des sirènes ; se disait-elle : « Quoi qu'il arrive, il me restera bien ces quelques mètres carrés pour vivre et oublier... » Sentiments égoïstes, mais inavoués, qui régent à notre insu nos actions les plus courantes et déterminent notre bonne ou notre mauvaise humeur. Il semblait y avoir de l'huile dans la démarche facile, les yeux pétillants. Sa fille, une jeune femme, encore dépaycée dans ce décor nouveau, et triste de l'absence de son mari, l'observait de loin et songeait : « Au moins, maman sera gaie. C'est toujours ça. »

Elle avait compté sans le merle. Soudain Augustine s'arrêta et, immobile un long moment, fixa son regard sur le fond du jardin. Elle fit : « Piff ! » en claquant dans ses mains. Et puis elle se remit au travail. Mais il y avait quelque chose d'incertain dans ses gestes. Elle maniait le sécateur avec moins de conviction et tournait fréquemment la tête. Et tout à coup la petite scène recommença : arrêt brusque ! Piff ! et claquement des mains. « Qu'a donc maman ? » se demandait la jeune femme.

Augustine était maintenant au fond du jardin. Longement, attentivement, penchée vers le sol, elle semblait constater, mesurer des détails.

Elle revint vers sa fille, s'assit près d'elle, posa le sécateur avec lassitude et resta un instant muette, les yeux tournés vers le lieu du crime. Enfin, d'un ton découragé, elle laissa tomber ses mots :

— Il est insupportable, ce merle. Il ne nous laissera pas une fraise !

Elle n'eut même pas le loisir d'attendre la réponse. Là-bas, dans le parterre parfumé, un gros oiseau ne se posait et du bout de son long bec, picorait. Augustine bondit, secoua les bras, tapa du pied :

— Eh là ! Sauve-toi !

Le merle n'en demandait pas tant. Il s'éloigna et attendit dans un arbre voisin un moment plus favorable. Et, à la première seconde d'inattention d'Augustine, il s'abaissa de nouveau sur les fraises.

Ce premier jour, la propriétaire eut plus de patience que le voleur. Il n'ait pas en aller. Mais la guerre était déclarée entre la femme et le merle. Et pour le malheur de toute la famille, la bonne humeur d'Augustine était passée.

Pendant quelques jours, pourtant, le che-napan ne revint pas. Déjà Augustine dévorait des yeux les petites fraises qui rougissaient. Avant la fin de la semaine, elle en aurait un compteur.

Je lui ai fait peur, songeait-elle. Mais elle ne pensait pas aux fraisières des voisins que le merle picorait à tour de bec, et qui bientôt seraient à sec pour le malheur des fraisières d'Augustine. En effet, le dimanche n'était pas arrivé que l'inquiétude reparut sur le visage de la pauvre femme. En procédant à l'inspection tri-quotidienne de ses fraisières, elle avait remarqué quelques trous suspects qui la veille, n'y étaient point. Le lendemain, ce fut bien pis. Des fraises entièrement mangées. Et pourtant pas de merle ! Voilà qui était fort. Il ne se passait pas une demi-heure sans qu'Augustine proménât sur son jardin l'anxiété de son regard, mais vainement.

Ce fut le dimanche matin vers l'aube (il n'était pas quatre heures) que toute la famille fut réveillée en sursaut. En chemise à sa fenêtre, le cou tendu, Augustine sifflait :

— Qu'y a-t-il, maman ?

— Madame est souffrante ?

— Voyons ! est-tu folle ?

Des têtes effarées (sa fille, sa mère, ses bonnes) apparaissaient aux fenêtres voisines. Augustine ne répondait pas. Elle sifflait... Enfin elle prit les autres à témoin.

— Regardez, Hortense ; regardez, maman ; regardez, Cécile, le merle est dans les fraisières !

Et elle se remit à siffler.

Il fallut bien pourtant en prendre son parti. Mais se résigna-t-elle jamais au partage avec l'effreuse bête ? Que de fois, le matin, on entendait des volets s'entr'ouvrir. Le merle était dans les fraisières, et au petit déjeuner Augustine était soucieuse. Oh repos ! Oh oubli ! Oh joies de la campagne.

« La campagne, mon cher ami, ce serait charmant, s'il n'y avait pas la pluie qui tombe trop ou trop peu, le soleil qui ne paraît jamais quand on a besoin de lui, les pommes de terre qui se piquent, les mauvaises herbes qui tuent les bonnes, les lierons qui étouffent les roses, les escargots qui mangent les artichauts, et surtout les merles... »

Que pensa le filleul de guerre d'Augustine en lisant cette lettre ? Peut-être eut-il envie de répondre :

« La guerre, ma chère marraine, ce serait tout à fait délicieux s'il n'y avait pas les nuits en plein air, le froid qui gèle les membres, l'éloignement de ceux qu'on aime, et surtout les ours... »

Mais ce filleul était un bon garçon qui souffrait beaucoup là-bas et qui aimait bien les fraises.

LES TROIS ÉLÉMENTS CLASSIQUES : 1° LES DINDES ACQUISES PAR LES RESTAURANTS ; 2° LES PORTEURS ATTENDENT LES BOURRICHES L'HUITRES ; 3° L'ENLEVEMENT DE DEUX OIES

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

PREMIER NOEL DE LA PAIX

LE RÉVEILLON A PARIS

Dans les églises, une foule nombreuse assistait aux offices.

La plupart des théâtres ont joué à bureaux fermés. Les restaurants sont demeurés ouverts toute la nuit.

DANS LES ÉGLISES

Jamais messes de minuit ne furent célébrées de façon plus éclatante et devant un plus grand nombre d'assistants. Les neiges brillamment illuminées, l'harmonie des orgues, les chants, les chœurs, les malices enlaidies relouées rendaient à cette fête la plus gaie et la plus vivante des fêtes religieuses — son caractère d'avant-guerre.

Comme jadis, certaines églises attirèrent plus particulièrement la foule, et notamment Saint-Eustache, où furent exécutées les « Noëls » les plus anciens, en remontant jusqu'au treizième siècle.

La Madeleine, Saint-Augustin, Saint-Gervais, assistèrent également très nombreux. Et dans les églises plus modestes, les petites églises de quartier, les fidèles ne furent ni moins pressés ni moins recueillis.

LE RÉVEILLON

Dans tout Paris, on réveillonne. Il n'y eut guère de marchands de vins, si humble et si petite que soit sa boutique, qui n'allumât la plus fatidique : « L'éclaircissement sera ouvert toute la nuit. » Et même un débitant facétieux du boulevard de Clichy, qui tient également, à sa terrasse, un « rayon d'huîtres », ajouta à l'inscription cet appendice : « Et les huîtres aussi ! »

Ce fut dans ce quartier de Montmartre, d'ailleurs, que la nuit fut la plus follement animée et la plus écheveronnée. Les bouillottes, les restaurants, les danses, les réveillons de monde, on revoit les habits de soirée et les toilettes d'avant-guerre. Le champagne coulait à flots et des flots terriblement chers — et les truffes, qui valaient leur poids d'or, répandaient leur parfum. Musique, chansons, rires...

Cette vague des « boîtes de Montmartre » — ainsi que disent ceux qui les fréquentent — ne fut pas le seul réveil. Les établissements de grands boulevards et des quartiers environnants. Les plus chers n'étaient pas les moins courus, bien au contraire.

De la Madeleine à la porte Saint-Denis, en y comprenant les rues et avenues adjacentes, pas un restaurant qui ne fut plein d'une foule grouillante, affamée de dindonneaux, d'oies aux marrons, tandis que, chez les débitants de quartiers et dans les familles, on consommait avec non moins d'appétit le traditionnel et démocratique bouillon.

DANS LES THÉÂTRES

Pour la plupart, les théâtres ont joué à bureaux fermés, aucune place n'étant plus disponible depuis plusieurs jours. A part les théâtres subventionnés, qui, sauf l'Opéra, ont maintenu leur tarif ordinaire, les théâtres libres ont augmenté leurs places dans une proportion variant de 50 à 100 pour cent.

L'Opéra, qui donnait la première représentation des Ballets Russes, a fait une recette de plus de 100.000 francs (augmentation de 30 pour cent).

La Comédie-Française, avec l'abbé Constantin, a fait 12.025 francs ; l'Opéra-Comique, avec Gismonda, 13.900 francs ; l'Odéon, avec le Grillon du Foyer, 9.900 francs.

Voici les recettes des autres théâtres : Gaîté-Lyrique, 25.000 francs (augmentation de 70 0/0).

Porte-Saint-Martin, 21.000 francs (augmentation de 80 0/0).

Vauvilliers (Théâtre-Lyrique), 24.500 francs (augmentation de 80 0/0).

Gymnase, 15.000 francs (augmentation de 75 0/0).

Variétés, 19.650 francs (augmentation de 70 0/0).

Théâtre de Paris, 17.000 francs (augmentation de 70 0/0).

Antoine, 12.250 francs (augmentation de 50 0/0).

Renaissance, 14.000 (augmentation de 50 0/0).

Palais-Royal, 14.410 (augmentation de 50 0/0).

Athénée, 13.310 (augmentation de 50 0/0).

Ambigu, 12.500 (augmentation de 50 0/0).

Crépuscule d'Or, 24.211 (augmentation de 60 0/0).

Sarah-Bernhardt, 12.800 (sans augmentation).

Bouffes-Parisiens, 12.000 (augmentation de 80 0/0).

Grand-Guignol, 4.800 (augmentation de 25 0/0).

Edouard-VII, 9.080 (augmentation de 20 0/0).

Théâtre des Arts, 8.700 (augmentation de 15 0/0).

Scala, 14.800 (augmentation de 50 0/0).

LES BALLETS RUSSES A L'OPERA

Devant une éblouissante salle de réveil, les Ballets Russes donnaient hier, à l'Opéra, leur première représentation.

Entre les couples Petrouchka, qui l'on a vu avec plaisir, et les danses forcées du Prince Igor, la troupe de M. de Diaghilev jouait pour la première fois la Boutique fantôme, pantomime en un acte sur un poème de Rossini, arrangé par M. Resnais.

La presse ne sera convoquée que la semaine prochaine et en dire son avis. Je ne borne point de soir à en constater les succès. — J. C.

La mission de M. Béranger à Londres

M. Henry Béranger, commissaire général aux essences et combustibles, a été reçu, hier matin, par M. Clemenceau, auquel il a rendu compte de sa mission à Londres.

M. Henry Béranger a préparé avec son collègue anglais des projets certains arrangements en vue d'une coopération franco-britannique, qui sera examinée lors des prochaines conférences à Paris entre MM. Lloyd George, Balfour, Lloyd Curzon.

M. Cambon partira en congé pour Paris samedi. M. de Flourin dirigera l'ambassade.

Arrestation de 16 dévaliseurs de gares

Le lieutenant Manquat, du 3^e conseil de guerre, informe contre une bande de dévaliseurs qui ont mis au pillage les gares du Bourget, de Boulogne et autres localités. Il y a seize inculpés, tous employés de chemins de fer. Le chef de la bande est un nommé Donette, trente-sept ans, simple facteur. M. Eugène Verry, ancien chef de gare du Bourget, est sous les verrous.

La Meurthe et la Moselle débordent

NANCY, 24 décembre. — Le mauvais temps cause dans la région des dégâts importants. La crue de la Moselle, à Epinal, a obligé les habitants du quartier du Centre à évacuer les maisons. Les services de sauvetage ont été organisés en toute hâte.

La Meurthe est sortie de son lit à l'Elape. A Nancy, on commence à redouter des inondations aussi graves que celles de l'hiver 1910. Plusieurs rues sont envahies par les eaux. Des mesures sont prises pour loger les sinistrés dans les casernes.

Le cardinal Dubois en Asie Mineure

BEYROUTH, 24 décembre. — Le Dughay-Trouin, transportant le cardinal Dubois, les évêques de Gap et du Mans, ainsi que les membres de la mission française, est arrivé le 21 décembre à Jaffa.

A LA CONFERENCE DE LA PAIX

LE CONSEIL SUPREME N'A RECU AUCUNE COMMUNICATION DE LA DELEGATION ALLEMANNE

S'est occupé surtout de l'attribution des mandats qui concernent les anciennes colonies de l'Allemagne.

Le Conseil suprême s'est réuni hier matin, au ministère des Affaires étrangères. M. Clemenceau a présidé la première partie de la séance. M. Jules Cambon lui a succédé.

On a entendu en premier lieu un exposé de M. Dulasta sur les deux visites que lui fit M. von Loebner, hier. Il ressort de cet exposé que seuls les experts allemands, venus pour traiter l'affaire de Scapa-Flow, ont quitté Paris hier soir, se rendant à Berlin pour prendre les instructions de leur gouvernement. La mission venue pour négocier les détails de la mise en vigueur du traité, et que préside M. von Simson, est restée en entier à Paris.

Aucune décision n'a été prise en ce qui concerne la publication de la réponse de l'Entente qui a été remise hier aux Allemands.

Le Conseil a examiné ensuite les projets de convention établis en application du traité et relatifs aux mandats à attribuer sur les anciennes colonies allemandes de l'Afrique et du Pacifique.

M. Henry Simon, ministre des Colonies, qui représente la France dans la commission des mandats, assistait à la séance.

Les futurs travaux de la Conférence

LONDRES, 24 décembre. — Le rédacteur parlementaire du Times écrit savoir que la Conférence de la paix reprendra ses travaux à Paris les premiers jours de janvier. Elle entamera immédiatement la question des conditions à faire à la Turquie. Les délégués britanniques seront MM. Lloyd George, Balfour, Lloyd Curzon.

M. Cambon partira en congé pour Paris samedi. M. de Flourin dirigera l'ambassade.

La question de Fiume

Pas de confirmation du départ de d'Annunzio de Fiume.

LONDRES, 24 décembre. — Le ministère des Affaires étrangères n'a donné, jusqu'à présent, aucune confirmation de la nouvelle rumeur répandue dans la presse italienne, et suivant laquelle Gabriele d'Annunzio aurait quitté Fiume hier, à bord d'un bâtiment anglais.

NOUVELLES BRÈVES

M. Clemenceau a reçu, hier après-midi, le maréchal Foch, ainsi que M. Bonzano, ministre de Grèce à Paris, et M. Barthélemy, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, retour de Londres.

M. Clemenceau a reçu, hier, une délégation de la Fédération du sous-sol qui l'a entretenu des résolutions du récent Conseil national. MM. Jourdain et Louchère ont reçu la délégation aujourd'hui.

L'Académie d'agriculture a élu, hier, président pour 1920, M. Vigne, ancien ministre de l'Agriculture, sénateur, président de la Société nationale d'horticulture. Elle a élu vice-président M. Adolphe Carnot, membre de l'Académie des sciences.

M. Roedel, directeur adjoint de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, est nommé directeur en remplacement de M. Noël, sénateur, relevé de ses fonctions sur sa demande et nommé directeur honoraire.

6.000 chemins de la région parisienne ont tenu un meeting, hier soir, à la Bourne du Travail, et ont demandé la nationalisation des chemins de fer et des améliorations matérielles et morales.

Un commencement d'incendie, vite éteint, s'est déclaré hier au palais du Congrès.

Les impériaux Eugénie, venant de Paris, est arrivé hier, après-midi, au cap Martin, où elle passera l'hiver en sa villa Cécile. Elle est accompagnée de Mme d'Altaville et de M. de Baccelli, son secrétaire.

Le conseil de guerre d'Amiens a condamné à dix ans de prison, quinze ans d'interdiction de séjour et dix millions de francs d'amende, l'officier allemand Robert Hocking, administrateur des usines de Karlsruhe, qui organisa le pillage de la ville de Strasbourg le 11 novembre 1918. Son frère a été condamné aux mêmes peines, par contumace.

Les traquants de M. Yence ont été condamnés à des peines variant entre 5 mois et 6 ans de prison, et amendes de 500 à 6.000 francs. Bourgeois a été acquitté.

En Suisse, des chutes abondantes de neige ont, en maints endroits, détruit les fils télégraphiques et téléphoniques, ainsi que les câbles électriques à haute tension. Près de Davos, des avalanches ont détruit plusieurs maisons et fait de nombreuses victimes.

L'Atelier de Marie-Claire

Roman inédit

par MARGUERITE AUDOUX

III (Suite)

En silence se fit, puis, comme si Mme Daignac avait de la peine à la supporter, elle leva la tête et nos yeux se rencontrèrent. Les siens se laissèrent les premiers, mais il ne sembla qu'ils avaient la même expression que ceux de Sandrine et qu'ils venaient aussi de s'offrir quelque chose.

Le patron vint vers le milieu de la matinée. Il ramena Daignac qu'il avait contrainte dans une allée du cimetière. Elle était essouffée et ses vêtements rayonnaient d'une odeur de terre humide. Elle s'assit en disant d'un air las :

— Les tombes sont toutes trappées de pluie.

Mme Daignac la regarda doucement : — Puisque vous êtes malade, vous n'auriez pas dû sortir par ce vilain temps. — Sandrine ne se récria :

— Mais je ne suis pas malade, je suis seulement enrhumée.

Et ses yeux noirs avaient comme une inquiétude quand elle répéta :

— Je ne suis pas malade, je vous assure.

Mme Daignac lui sourit : — Nous le savons bien. Mais vous n'avez pas à aller au cimetière un autre jour. Elle ajouta, comme si elle n'attachait aucune importance à tout cela :

— Les cimetières ne s'enveloppent pas, et les morts ont le temps d'attendre.

Sandrine dit presque à l'oreille :

— Demain, je reviendrai travailler.

Elle voulait dire autre chose, mais sa voix devint rauque avant qu'elle eût achevé le premier mot, et elle fut prise d'une quinte de toux.

Elle se baissa par à-coups avec une sorte d'impatience. Elle aspirait fortement et faisait de violents efforts pour lâcher d'archer et avoir pris de nouveaux airs.

Sa toux avait toujours les mêmes sons creux et fêlés, mais aujourd'hui elle semblait remuer une chose épaisse et mouillante qui restait accrochée au fond.

Elle fut obligée de s'asseoir, son visage devint tout blanc, et la sueur lui coula sur le front.

Elle fit encore un effort pour tousser. Il y eut dans sa gorge un engorgement sec, comme lorsqu'on vient de casser un fil solide. Puis elle se frappa la poitrine comme la première fois et elle dit en riant :

— Il faudra bien que je me débarrasse de ce rhume.

Elle remonta sa main, qui glissait de ses épaules, et elle partit en toussant de nouveau.

Son départ laissa un malaise. Le patron restait debout sans parler, et Mme Daignac, qui tenait toujours à plat sur son ouvrage, dit tout à coup :

— Il y a des rhumes qui font mourir.

Le patron respira sa veste sur sa poitrine, comme s'il sentait venir le froid. Puis il alla son tabouret très près de sa femme, et le silence revint.

Les jours qui suivirent, Sandrine toussait beaucoup moins. Cependant, son souffle restait court et plein de rudesse, et sa toux semblait toujours accrocher quelque chose dans sa poitrine.

De temps en temps, le patron lui demandait d'un air gai :

— Cela va, Sandrine ?

Et Sandrine répondait du même air gai, en imitant l'accent du patron :

— Ça va, bonjour.

A présent, l'atelier était tranquille. La table à ouvrage laissait voir ses fils de toutes couleurs et la corbeille pleine de laines et d'agrafes était bien en ordre. On n'entendait plus les exclamations d'impatience ni les mots d'excuse, quand il s'agissait de retrouver une dentelle ou une dentelle tombée sous la table, et que l'une de nous allait aux pieds sans les voir.

Le patron ne heurtait plus les mannequins en passant d'une pièce dans l'autre. Elle avait une voix très voilée et ses notes hautes faisaient penser à un mauvais sifflet, mais ses notes graves étaient pleines et très dures à l'oreille.

Elle parlait avec facilité et ne pouvait souffrir les mots malsonnants. Et quand l'une de nous cherchait à savoir si un mot était français ou non, elle affirmait avec autorité :

— Je le sais, moi, j'ai mon brevet.

lorsqu'on sait une chose impossible. Et Bergeounette se moqua :

— Tu voudrais faire une révolution, peut-être ?

Bouledogue découvrit ses dents, et sa voix roula un peu pour répondre :

— Le travail ne devrait guère être une peine.

Je savais que Mme Daignac était sans défense contre les exigences de ses clientes, et que réclamer le prix de ses façons était pour elle un gros ennui. Mais ce qui venait de dire Bouledogue me paraissait juste et je m'apprêtais à lui donner raison lorsque Bergeounette me devança :

— Voilà celle-ci qui va prêcher maintenant.

Ce n'était pas la première fois qu'elle me faisait ce reproche. Aussi j'en restai confuse et je ne me contentai de regarder Mme Daignac.

Le patron n'avait pas les discussions. Il détournait les idées en demandant à Bergeounette, une chanson ou son pays, et Bergeounette, qui continuait à se moquer, chantait une très vieille chanson, dont elle avait souvent fredonné l'air :

— Dans le bon vieux temps, Me dit souvent ma grand-mère, Un loup durait cent ans.

Cela fit rire tout le monde ; mais Mme Daignac reprit vite son air soucieux. Elle me fit à son tour et dit comme si elle répondait à un reproche :

— Ma peine est semblable à la vôtre, et la part d'argent est souvent la plus petite.

Elle fit à reculons les trois pas qui la séparaient de sa table de coupe sans cesser de me regarder, et Bergeounette commença un autre couplet de sa chanson.

IV

La fin de décembre ramena la mort-saison et il fallut nous séparer encore une fois.

Bouledogue quitta la première pour s'installer dans une fabrique de conserves alimentaires.

Justine, présente, elle avait employé son temps de chômage à faire de la lingerie line avec une amie. Mais l'amie venait de partir pour l'étranger et Bouledogue ne savait à qui s'adresser pour avoir le même travail.

C'était elle qui faisait vivre sa grand-mère avec laquelle elle habitait. Son gain était vite dépensé et les moindres journées perdues condamnaient les deux femmes à toutes les privations.

Elle était, après Sandrine, la meilleure ouvrière de l'atelier. Il ne fallait pas lui demander une idée nouvelle, ni l'obliger à disposer des ganitures à son goût, mais quand elle avait dit : « J'ai fini de coudre la robe », on pouvait se fier à elle, car jamais elle n'oubliait un point.

Le jour de son départ, elle tourna les yeux vers les planches vides, comme si elle leur parlait une mauvaise rancune, et sa voix eut un large grondement, pendant qu'elle disait :

— Lorsque gras-mère ne mangeait pas à sa faim pour me permettre d'apprendre un joli métier, elle ne se doutait pas qu'il me faudrait aller quand même à l'école.

Sandrine fut la seule qui resta. Mme Daignac partait avec elle le peu d'ouvrage qu'elle apportait les clientes.

Je partis à mon tour et, dès le lendemain, j'enfrais chez un fourreur qui demandait des ouvrières pour un coup de main.

Le prix qu'on m'offrait était beaucoup plus élevé que chez Mme Daignac, aussi j'apportai toute mon attention à ce nouveau travail.

Mes doigts eurent peu de peine à manier l'aiguille carrelée, mais j'éprouvai tout de suite une grande difficulté à respirer. Des milliers et des milliers de poils fins s'échappaient des fourreaux et s'élevaient dans l'air de la pièce. Un chatouillement insupportable me piquait la gorge, et je toussais sans arrêt.

Les autres me conseillaient de boire des grands verres d'eau. Mais la toux recommençait une minute après.

Au bout de quelques heures, je fus prise d'un violent saignement de nez, et le soir même le patron me mit à la porte.

Allez-vous-en. Vous n'êtes bonne à rien ici.

La trainte d'un long chômage me fit chercher un nouvel emploi.

Je le trouvai dans une maison de stoppage où je m'appliquai de toute ma volonté. Mais là aussi, je rencontrai un grave inconvénient. Devant la boutique déjà peu éclairée où je m'installais, les autres stoppeuses, des hommes de tous âges se tenaient à chaque instant, certains d'entre eux s'approchaient si près et restaient si longtemps à barrer le jour qu'il m'arrivait de ne plus voir la trame des fils et d'embrouiller mes reprises. Et malgré mon désir de bien faire, je dus partir pour ne plus entendre les reproches.

Lasse de chercher à m'employer selon mes capacités, je me décidai à entrer dans une maison que venait de quitter ma vieille voisine, Mlle Hermine. Il s'agissait de coudre des bandes de cuir à des harnais sur des rouleaux servant à l'imprimerie. C'était un dur travail, qu'il fallait faire debout et qui n'avait pas mis trois mois à rendre bossue Mlle Hermine. Je fabriquais donc la première semaine, car je sentis que je deviendrais bossue aussi.

Marguerite AUDOUX

(A suivre.)

LES NOUVEAUX SÉNATEURS JUGERONT M. CAILLAUX

Le Sénat a adopté, hier, avec de légères modifications acceptées par le gouvernement, le projet de loi tendant à compléter la loi du 10 avril 1889 relative à la composition de la Cour de Justice. Le texte voté dit qu'en cas de renouvellement d'une ou de plusieurs séries de juges, les sénateurs seront appelés à plein droit à composer la Cour de Justice et à connaître des faits de la cause. M. Henri Chéron, rapporteur, nous a expliqué au sujet des sénateurs des colonies ou des élections sénatoriales n'ont rien que le 18 janvier.

La Haute-Cour

La vertu de son pouvoir discrétionnaire, Antonin Dubost, président de la Haute-Cour, a délégué M. Pérès pour un complément d'information sur quelques points particuliers.

M. Pérès a entendu, hier après-midi, Jules Cambon et M. Herbelot, du ministère des Affaires étrangères, ainsi que Caillaux, qui était assisté de son avocat, de Moro-Giafferi.

La question du charbon

va réduire l'éclairage et avancer l'heure légale

Le Conseil général de la Seine a adopté, en séance publique, un vœu de M. Leclercq tendant à ce que le nombre de sièges des sénateurs à attribuer au département de la Seine soit proportionné à celui de sa population.

L'assemblée s'est occupée ensuite de la gestion du charbon.

M. Louis Dausset, président du Conseil général, a informé ses collègues qu'il avait un entretien avec M. Louchère et que l'approvisionnement de la banlieue avait augmenté de 30 0/0.

De son côté, M. L. a ajouté, le général assainit l'écoulement du service.

M. Labie, directeur du matériel, a fait connaître à l'assemblée que l'on prévoyait, fin décembre un arrivage de 240.000 tonnes. En outre, le général Cassin prévoyait un travail pour amener 7.000 tonnes de charbon par chemin de fer et par jour.

Enfin, pour l'année prochaine, nous sommes assurés de recevoir d'Angleterre 10.000 tonnes de combustible. Des dispositions sont prises pour recevoir d'Allemagne une quantité de combustible équivalente. Et cette nouvelle organisation doit commencer le premier janvier.

A la suite d'une conférence entre M. Louchère et les représentants de la Préfecture de la Seine et de la Préfecture de police, les mesures, dit le Petit Parisien, auraient été arrêtées en vue d'appliquer, aussitôt que possible, la loi sur le charbon, dans les conditions où elle est si efficacement appliquée pendant la guerre, strictement déposée — dès samedi — sur le bureau de la Chambre.

La catastrophe de Douai

DOUAI, 24 décembre. — Les deux derniers victimes de la catastrophe de Douai sont identifiés : le jeune Michel, née Barthelemy, trente-trois ans, couturière à Paris, et Mlle Charlotte Leroux, vingt-trois ans, couturière à Saint-Aubin-sur-Loire.

En même temps un projet de loi relatif, le plus tôt possible, l'urgence du projet, dans les conditions où elle est si efficacement appliquée pendant la guerre, strictement déposée — dès samedi — sur le bureau de la Chambre.

LE CHAMPIONNAT D'EUROPE DE BOXE POIDS PLUME

Ponthieu triomphe de l'Anglais Tancy Lee et garde son titre.

Après un combat animé, disputé devant un nombreux public, le Français Louis de Ponthieu a gardé son titre de champion d'Europe en poids plume, par une mise hors de combat à la 17^e reprise, le champion d'Angleterre Tancy Lee.

Après vingt rounds, c'est la troisième victoire d'un champion français sur un champion anglais et, conséquemment, c'est la conservation de la suprématie de la France sur l'Angleterre dans le pugilisme.

Le fut pas, en réalité, un beau combat. Ponthieu observant presque constamment une défensive serrée devant les incessantes attaques de Tancy Lee, qui a mené pendant la majeure partie du match ; le champion anglais n'obtenant que la victoire aux points.

Après la suite d'une série de crochets à la tête portés par le Français, Tancy Lee est dans les cordes ; avec sa vieille habitude, il a saisi la science de l'écoulement de Ponthieu et a fait la découverte de la science de Ponthieu.

Après la suite d'une série de crochets à la tête portés par le Français, Tancy Lee est dans les cordes ; avec sa vieille habitude, il a saisi la science de l'écoulement de Ponthieu et a fait la découverte de la science de Ponthieu.

LE MONDE

LES COURS

La fête de S. M. la reine Victoria a été célébrée, hier, avec le cérémonial accoutumé. La jeune souveraine a reçu, en son palais, les ambassadeurs et les représentants officiels des diverses nations, les membres du corps diplomatique, et une infinité de télégrammes d'Espagne et de l'étranger, mais aucune preuve de sa charité et de ses sentiments humanitaires.

Le soir, un grand dîner a eu lieu au palais, suivi d'un concert de gala.

S. M. la reine d'Italie arrivera aujourd'hui au Cas Martin, auprès du roi de Monténégro, son père.

S. A. R. la princesse Elisabeth de Roumanie, qui était à Paris, de M. et Mme Antonesco, est partie pour Bucarest, accompagnée de Mme Procopiu, dame d'honneur de la reine.

S. A. R. la princesse Marie de Roumanie passera les fêtes de Noël et de l'Épiphanie jusqu'au retour du prince Nicolas, avec lequel elle rentrera en Angleterre après les vacances.

CITATIONS

Mme Jussier, femme de notre ambassadeur aux États-Unis, vient de recevoir la médaille de la Reconnaissance française en vermeil, avec la belle citation suivante :

« Depuis le début de la guerre, s'est employée à guider les nombreuses initiatives qui s'adressaient à elle, les mettant à même de réaliser de la façon la plus heureuse leurs généreuses intentions ; a ainsi fait parvenir à nos soldats, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, de nombreux envois de secours, de vêtements, de nourriture, de médicaments, de linge, de chaussures, de matériel, de tout ce qui était nécessaire à nos blessés et aux habitants des régions dévastées. »

NAISSANCES

La comtesse de Goulard d'Arzac, née de Virieu, est mère d'une fille : Solange.

Mme Jean Quarré de Vernault, née de La Chapelle, a mis au monde une fille : Collette.

FÉLIES

La comtesse de Talleurand-Périgord, dont la santé donnait, depuis plusieurs semaines, les plus graves inquiétudes, a succombé, l'avant-dernière nuit, en l'hôtel de la petite-fille, la baronne Chaulin, rue Barbet-de-Jouy.

Elle avait épousé, quelques années avant la guerre de 1870, le comte Charles de Talleurand, ministre de France en Prusse, puis ambassadeur à Saint-Petersbourg, où le général Freny lui succéda.

Son salon de l'avenue Montaigne fut pendant longtemps des plus réputés. Elle possédait l'art de grouper les personnalités ayant plaisir à se rencontrer ou à se connaître.

Depuis la guerre, la comtesse de Talleurand n'avait plus rien. Elle passait plusieurs mois de l'hiver à Saint-Raphaël ou à Nice, où elle retrouvait presque toujours un clan d'amis, dont la princesse Louis Murat.

La mort de la comtesse de Talleurand laissera d'innombrables regrets dans la société parisienne, où elle ne comptait que des amis dévoués et respectueux.

Un service anniversaire sera célébré, le 27 décembre, à 10 heures, en l'église Saint-François-de-Sales, rue Brémontier, à la mémoire de l'adjudant Pierre Violet, pilote aviateur, décoré de la croix de guerre, six palmes, de la médaille militaire française, de la médaille militaire anglaise, proposé pour la Légion d'honneur, tué en combat aérien à Orléans, le 27 décembre 1918.

Nous apprenons la mort :

De la princesse Doris, née Pelham Clinton des ducs de New-Castle, qui avait épousé, à Londres, en 1882, le prince Alfonso Doris.

Préface d'adresses les avis de décès, mariages, décès, etc., à l'office de Publications, 84, boulevard Poissonnière (téléphone Central 55-11). Bureaux : 9 à 6 heures - dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix, spécimens gratuits à nos abonnés.

LA REINE DES CREMES, d'un parfum suave et distingué, est irrésistible ; vous pouvez donc en faire des provisions dans les Grands Magasins ou chez votre Coiffeur-Parfumeur.

WASHINGTON-PALACE

RESTAURANT DE GRAND LUXE DES CHAMPS-ÉLYSÉES - Dans les plus BELLES SALLES

LES THÉS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

LES THÉS DINERS DINERS DINERS DINERS

M. PORTA, astronome américain, est un augure qui ne sait pas son métier : il a raté la gloire, et de bien près.

Au lieu de ce succès flatteur, tout le monde se paie sa tête.

Supposez un instant qu'au lieu de dire :

« Mars, Venus, Jupiter, Saturne, enfin la plupart des planètes se trouveront vers la fin de décembre 1919 en conjonction avec le soleil ;

il en résultera une conflagration cosmique et la fin du monde », il eût écrit prudemment :

« Mars, Venus, Jupiter, Saturne, etc., il en résultera, pour la terre, des troubles dont nous ne pouvons, d'avance, préciser la nature ni la gravité. » Il aurait aujourd'hui la réputation de prophète la mieux établie du monde. Car il est parfaitement vrai que notre hiver 1919 est assez original. Il souffre sur nos régions un vent de sud-ouest à décolorer les bruyères.

L'ignorer si le bœuf avait lieu de s'en plaindre, mais il est certain que c'est très embêtant pour les bateaux. Il y en a plus que d'habitude, en cette saison, qui font naufrage, et même les plus gros paquebots n'arrivent au port qu'avec des jours ou même des semaines de retard.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de notre illustre Mallarmé, dernière manière ; on pouvait de la sorte en tirer patte ou pied, à la volonté des personnes. Et nos contemporains tirent de cartes me paraissent avoir la même sorte de talent. Elles se contentent de vous prédire qu'un beau jeune homme blond passera dans votre vie ; mais elles se gardent de préciser son nom, ni de vous donner son adresse ; il y a, sur ce globe sublunaire, assez de beaux blonds pour que vous ayez des chances d'en voir un, quelque jour, venir charmer votre mélancolie...

Pierre MILLE.

Enfin la température est d'une tiédeur singulière, anormale à cette époque de l'année.

Venus et Saturne n'y sont peut-être pour rien ; il n'y a peut-être là qu'une pure coïncidence, mais cela n'empêche pas qu'elle aurait frappé les esprits. On se serait dit : « Décidément, il y avait quelque chose dans les prévisions de cet astronome. » Mais il a tout simplement annoncé la fin du monde ! Alors on se gausse de lui ; car, plus grande fut la menace, plus grande est la gaieté des gens quand cette menace est sans effet. *Passato il pericolo, gabato il sonto.*

La pythie de Delphes savait beaucoup mieux son affaire, et Nostradamus aussi. Leurs oracles s'exprimaient en vers, aussi obscurs que ceux de

